

Paul Bocq

*Premier Voyage au Chili
par le Cap Horn
sur
« La Loire »*

1916

Carnet édité et annoté par Marie-Françoise Alamichel,
petite-fille de Paul Bocq

Avant-propos

La compagnie Bordes a marqué l'histoire du commerce maritime à partir de 1847. Antoine-Dominique Bordes a construit sa fortune sur ses activités commerciales au Chili, pays où il arrive en 1835. Il s'associe en 1840 avec un capitaine français, Casimir Le Quellec, lequel commerce dans la région depuis plusieurs années déjà. Installé à Valparaiso, A.-D. Bordes importe les marchandises envoyées de France par Le Quellec et il expédie en retour des produits du sol chilien, principalement du cuivre et du salpêtre. Fort de ses bénéfices, il crée au début de 1847 une compagnie de navigation, dénommée « Le Quellec et Bordes », dont le premier trois-mâts est baptisé *Le Quellec*. A la mort de son associé, en 1869, A.-D. Bordes rentre en France, rachète leurs parts aux héritiers de Le Quellec et s'installe à Paris d'où il dirige ses affaires.

Douze années plus tard, l'armement Bordes ne compte pas moins de quarante-trois navires. En 1881, Antoine-Dominique Bordes meurt; ses fils, Adolphe, Antonin et Alexandre prennent en mains les destinées de la compagnie, laquelle devient à partir de 1883 « A.-D. Bordes et fils ». Afin d'augmenter les tonnages transportés, des quatre-mâts de 3000 tx sont commandés en Angleterre et, en 1890, le premier cinq-mâts français, le *France*, sort des chantiers Henderson de Glasgow.

Seize trois-mâts et un quatre-mâts sont achetés d'occasion entre 1884 et 1897. Puis, des primes étant octroyées et le coût de la construction française devenant compétitif, l'armement Bordes commande aux différents chantiers nationaux, de 1895 à 1902, dix-huit quatre-mâts barques de 2400 tx, longs de 92 mètres et pouvant porter plus de 4000 m² de voilure. Parmi eux: *Wulfram Puget*, *Loire*, *Quillota*...

A l'aube du XX^e siècle, la compagnie Bordes devient le plus puissant armement des grands voiliers du monde. Elle emploie 60 capitaines et 170 officiers pour 1400 hommes d'équipage, sans parler du personnel à terre. En 1910, sa flotte comprend quarante-deux navires. La plupart sont utilisés au transport du nitrate de soude au Chili.

A l'ouverture des hostilités avec l'Allemagne en 1914, les dépôts de salpêtre de l'armement Bordes sont mis à la disposition des poudreries françaises et permettent de faire face aux premières difficultés du conflit. Mais la plupart des voiliers de l'armement restent en attente dans les ports chiliens ou français. Les forces navales allemandes bloquent les eaux occidentales de l'Amérique du Sud et certains voiliers, capturés en mer, tels que le trois-mâts *Union*, sont coulés par l'ennemi.

Le trafic reprend en 1915, car le manque de nitrate de soude se fait cruellement sentir. Les voiliers ne transitent plus par les ports anglais pour y prendre du charbon, ils partent directement sur lest. L'intensification de la guerre sous-marine, en février 1917, ne fera qu'augmenter les pertes des grands voiliers (18 chez Bordes).

Au lendemain du conflit, les grands voiliers pourraient retrouver une activité florissante: il faut réapprovisionner le pays. Mais le nombre de bateaux construits par les belligérants durant la guerre va bien au-delà des besoins réels, et les grands voiliers concurrencés par la vapeur, vont être les premiers touchés. En 1922, la crise s'aggrave, de nombreux voiliers sont désarmés. Le nitrate est désormais approvisionné par les vapeurs qui empruntent le canal de Panama.

Le 30 juin 1927, le quatre-mâts barque *Valparaiso*, dernier voilier de la maison Bordes, est vendu aux démolisseurs. Ainsi s'achèvent quatre-vingts années d'hégémonie du pavillon rouge et blanc, bien connu sur les grandes routes maritimes¹.

¹ Gilles Millot, *Les Grands voiliers*, Douarnenez, Le Chasse-Marée, 1989, p. 10-11.

Premier Voyage

Départ le 25 avril 1916, le mardi de Pâques.

Le bateau rentre dans le port de Saint-Nazaire, le dimanche 19 novembre.

Son capitaine s'appelle Texier de St-Brieuc. La compagnie à laquelle appartient le navire est la Cie Bordes, Bd. Malesherbes, Paris 2e.

Je pars avec 40,50F divisés comme suit :

- 30F, 1ère poche de mon porte-monnaie.
- 10F, 2e poche de mon porte-monnaie.
- 0,50F, dans ma ceinture.

Jeudi, premier gain perdu au jeu : 3,50F. Prête au mousse 4F. Reste:

- 30F, 1ère poche de mon porte-monnaie.
- 1,50F, 2e poche de mon porte-monnaie.
- 0,65F, dans ma ceinture.

Lundi 25 avril 1916

Premier jour de mer. Une longue et grosse houle. J'ai beaucoup mangé et je n'ai pas eu le mal de mer, simplement le cœur un peu barbouillé. Nous avons rencontré deux chalutiers armés. Nous sommes toutes voiles dehors, mais nous avançons très peu car il fait presque calme plat. Nous rencontrons beaucoup de bateaux, se rendant ou venant de Saint-Nazaire. A midi, nous avons perdu la terre de vue.

Mercredi 26 avril

Le vent est devenu très fort. Nous restons quand même toutes voiles dehors. La mer est très houleuse. Nous filons huit à dix nœuds. Le cambusier m'ayant pris pour ranger avec lui les conserves tout à l'arrière du navire, j'ai dû le quitter pour aller rendre. Ça y est : j'ai le mal de mer. Je fais quand même mon service tant bien

que mal. Hier j'ai aidé à la manœuvre dans l'après-midi, j'ai appris le nom des voiles. Je commence à comprendre les ordres qu'on me donne. Lundi (qui était lundi de Pâques), j'ai fait ma première lessive, plus ou moins grise, avec l'eau sale et légèrement salie de la rade de Saint-Nazaire. Aujourd'hui, nous rencontrons encore quelques bateaux. Depuis hier matin, le Capitaine mange dans le carré (ainsi que le second) et j'ai cinq personnes à servir à table tandis que l'autre mousse lave la vaisselle. J'aimerais mieux être à sa place car c'est moi qui essuie toutes les bourrasques.

Jeudi 27 avril

J'ai très mal dormi, surtout que les hommes de quart marchent sur notre tête, c'est une affaire d'habitude que de dormir avec ce potin-là. Tous les matins, je dois réveiller l'officier de quart à huit heures et gare au planton (c'est-à-dire rester debout sur la dunette, une barre de cabestan dans les bras devant l'officier de quart pendant un certain temps). J'ai toujours le mal de mer. Le vent est toujours aussi fort et la mer toujours aussi houleuse. Je me couche un peu l'après-midi pour me reposer mais à quatre heures, hop debout, pour mettre le couvert. Je me couche à six heures et demie. Dans la nuit de mardi à mercredi, l'officier de quart a aperçu des feux suspects qu'il croit être ceux d'un sous-marin en train de se ravitailler. Il pense cela à la disposition des feux et à leur couleur qui prouvaient que c'était de la lumière électrique.

Vendredi 28 avril

J'ai dormi comme une souche et je n'étais pas réveillé quand le second est venu nous faire lever à six heures comme d'habitude. La mer est plus calme. Le vent a molli, j'ai bien encore le cœur un peu chaviré mais l'après-midi cela passe complètement et le soir, je suis complètement d'aplomb.

Samedi 29 avril

J'ai lavé, ce matin, le carré. J'ai été obligé de me mettre à quatre pattes sous la table pour broser le plancher. Nous sommes toujours toutes voiles dehors. L'après-midi, nous rangeons la vaisselle du beau service dans les coffres de l'arrière. Elle n'en ressortira qu'au Chili.

Dimanche 30 avril

Le matin, je fais encore de la lessive. Je relave mon bleu de la semaine dernière, il était trop sale. J'ai mon après-midi de dimanche libre. J'en profite pour faire mon carnet de route. Mes deux boîtes de bonbons sont finies et il ne me reste plus que le chocolat. J'ai fait une partie de carré avec l'autre mousse et ai perdu un sou. Je viens d'entamer le chocolat en en prenant une barre. Depuis mon arrivée, j'ai cassé deux verres, deux tasses et une assiette.

Lundi 1er mai

J'ai mal dormi et je ne suis pas bien. J'ai mal à la tête et ai de la fièvre. Je prends le point tous les jours sur la carte du second et je le transmets sur mon atlas. Nous étions hier, à midi, à la latitude de Porto. Le 1er lieutenant nous a montré hier, à moi et au cambusier, comment on lit un sextant et un peu comment on s'en sert.

Mardi 2 mai

Aujourd'hui, nous avons eu du poulet à midi et j'ai eu une cuisse et du blanc. L'autre mousse idem. Le Capitaine prend du blanc, le second la tête, le 2e lieutenant le croupion et les deux autres chacun une aile si bien que c'est à moi que revient mon morceau préféré. C'est à mon tour de laver la vaisselle. J'ai plus de travail, c'est vrai, mais j'aime mieux cela car ce n'est pas moi qui écope quand quelque chose cloche sur la table.

Mercredi 3 mai

Je fais tous les métiers, il faut même que je lave le plancher. Pour nettoyer les cuivres, on emploie de l'huile dans laquelle on délaye de la brique anglaise finement pulvérisée.

Jeudi 4 mai

J'ai demandé, hier soir, un trigonomètre et j'ai commencé à étudier dessus. Mon travail augmente de plus en plus: il faut maintenant que je lave les chambres des officiers et que je nettoie tous les cuivres une fois par semaine.

Vendredi 5 mai

Nous sommes assaillis par un grain, nous avons cargué la grande voile arrière, les perroquets et les cacatois, la brigantine et la flèche – et nous filons ! Le navire penche énormément, et, à l'avant, nous embarquons des paquets de mer de temps en temps. Nous sommes plus bas que les îles Canaries.

Samedi 6 mai

J'ai aidé encore à virer de bord. Nous tirons des bordées, mais toujours vers le sud.

Dimanche 7 mai

Je n'ai pas lavé ce matin, je me suis entendu avec l'autre mousse qui m'a lavé mes bleus, et ma chemise, à raison de deux sous par pièce. Je laverai dimanche prochain mes mouchoirs, chaussettes et autres et lui donnerai encore mes bleus à laver. Depuis deux ou trois jours, la chaleur est devenue assez forte aussi je ne porte plus que ma chemise et mes bleus et plus de chaussettes.

Ce matin, j'ai cru que j'allais attraper du peloton. M. Pogeras n'était pas levé. Je sers le café que me donne le cuisinier, et que je lui avais demandé pour tous. Le café étant froid, je le jette à la mer et je vais en chercher d'autre pour M. Pogeras quand il se lève. Mais le cuisinier n'avait plus de café. Je me suis fait attraper.

J'ai raccommodé vendredi soir mon bleu. Oh ! La reprise vaudrait la peine d'être exposée au musée des horreurs. Hier, samedi, c'était le grand jour de nettoyage ; il a fallu que je lave les chambres des officiers et le couloir : ça, c'est pénible. Je fais tout le métier d'une femme de ménage.

Lundi 8 mai

Aujourd'hui, je serais rentré à l'école Livet.

Je me lève, cette semaine, à cinq heures pour servir l'officier de quart. La semaine prochaine, ce sera l'autre mousse et moi je ne me lèverai plus qu'à six heures, mais je me coucherai à huit heures tandis que maintenant je me couche mon travail fini (c'est-à-dire à sept heures). La chaleur devient de plus en plus forte. Je suis à cinq heures du matin avec mon pantalon de toile bleue et ma chemise, pas de

veston. Comme aux plus chauds jours des vacances d'août de l'année dernière, le thermomètre marque vingt-deux degrés à l'ombre.

Mardi 9 Mai

La chaleur augmente de plus en plus.

Mercredi 10 Mai

La chaleur est devenue très forte, vingt-cinq degrés. Nous avançons à peine. J'ai retiré ma chemise et je n'ai plus sur moi que mes bleus. Nous avons changé de voiles et mis des voiles neuves. Nous avons passé le tropique la nuit dernière.

Jeudi 11 Mai

Il fait de plus en plus chaud. Je ne porte plus ni chaussettes ni chaussure.

Vendredi 12 Mai

Les haricots sont mes délices. Nous en avons eu d'exquis en salade.

Samedi 13 Mai

J'ai mal au poignet. J'ai dû me fouler la main.

Dimanche 14 Mai

C'est à mon tour de me lever à six heures. Ma main me refuse tout service. Je fais les lits d'une main et l'autre mousse m'aide à faire la vaisselle. J'ai rarement le poignet foulé. Il me fait mal, je ne peux rien soulever avec ma main et celle-ci fait un angle avec mon avant-bras. J'ai mis ma main en écharpe.

Lundi 15 Mai

J'ai été trouver le Capitaine et le second qui m'ont exempté de service. Je me couche.

Mardi 16 Mai

Exempté de service.

Mercredi 17 Mai

Idem.

Jeudi 18 Mai

Idem

Vendredi 19 Mai

Je me relève et reprends mon service. Est-ce bien le poignet foulé que j'ai eu ? Je ne sais.

Samedi 20 Mai

L'autre mousse est tombé malade hier, il a des douleurs dans le genou. On me fait donner une lettre au second pour maman – lettre devant être remise au pot au noir.

Dimanche 21 Mai

Nous passons la ligne. C'est une craque qu'ils m'ont montée pour le pot au noir.

Ce soir, un homme de l'équipage tire un accordéon et les officiers organisent un concours entre eux : celui qui traversera le plus vite la dunette sur un tapis à quatre pattes en avançant le pied et la main du même côté en même temps.

Lundi 22 Mai

L'autre mousse reprend son service. Hier, j'avais lavé toute la journée.

Mardi 23 Mai

Ma main me reprend et mon genou me fait mal. Le cambusier le dit au Capitaine qui m'ordonne de me coucher. Je sais maintenant ce que j'ai : c'est des douleurs et du rhumatisme. D'avoir lavé hier cela m'a redonné mal à la main et quant aux pieds et au genou, c'est la formidable humidité de l'équateur qui me produit ce peu agréable effet. Nous sommes, en effet, au milieu des grains et tout d'un coup une averse, un déluge plutôt, une trombe d'eau qui suffirait à remplir le bateau en vingt minutes. C'est là que la cire est utile.

Mercredi 24 Mai

Exempté de service.

Jeudi 25 Mai

Idem. Il y a un mois que nous sommes partis. Si nous continuons ainsi, nous ne mettrons que soixante-dix jours pour aller à Iquique (ou autre part).

Vendredi 26 Mai

Exempté de service.

Samedi 27 Mai

Idem. J'ai trouvé une taie d'oreiller parmi mes guenilles. C'est une bonne surprise.

Dimanche 28 Mai

Je reprends mon service. Je me suis soigné avec mon salicylate de méthyle et il ne me reste plus que le quart de la bouteille. Le cuisinier est malade. Aussi c'est M. Pogeras qui a fait le pain. Il en a profité pour nous faire un gâteau qui a l'air bon, et un chausson pour le Capitaine.

Nous avons eu un vent de tempête depuis deux jours et demi et dam, nous sommes loin au moins vingt degrés de latitude sud. J'ai cherché à faire, ce matin, un lait de poule avec les deux œufs qu'on a donnés au chef pour me faire cuire (deux

pour chaque mousse). Oui mais c'était des œufs conservés et ils sentent mauvais. Pour en avoir une idée: quand on les prend dans le baril, quand on ouvre celui-ci on voit qu'il contient de la marchandise et il faut mettre la main dedans pour les prendre avec cette idée dans la tête. Quand j'ai eu battu mes œufs, il m'a été impossible de les manger tellement ils sentaient mauvais et tellement ils avaient une sale odeur. Et c'est cela qu'on mange dur ! J'essayerai à nouveau mais avec des œufs frais, des œufs pondus par les poules du bord.

J'ai juste mes draps et comme oreiller ma couverture dans la taie d'oreiller trouvée hier ; cela me tient moins chaud à la tête que mon oreiller.

Lundi 29 Mai

Le second m'a redonné ma lettre.

Mardi 30 Mai

Nous avons pris un gros poisson aux lignes de bord. Et il nous a donné du poisson frais à tout l'équipage pour le dîner. Le cuisinier est tombé malade. Depuis hier, déjà deux matelots se sont succédé dans la cuisine. Le premier est parti après une journée, ne pouvant rester devant une pareille chaleur. Le deuxième, un Marseillais, continue. C'est M. Pogeras qui fait le pain.

Mercredi 31 Mai

Nous avons pris un thon, un gros thazard et un poisson dans le gésier de celui d'hier sur les lignes d'aujourd'hui.

J'ai acheté du salicylate de méthyle, de l'acide citrique, du bicarbonate de soude.

Jeudi 1er Juin

Fête de l'Ascension aujourd'hui. C'est considéré comme un dimanche à bord. Je joue l'après-midi avec le second, M. Gouret, le cambusier et l'autre mousse à la raie sur la dunette. C'est un jeu qui consiste à se rapprocher le plus possible, à l'aide de sous, d'une raie assez éloignée de vous, le dernier ayant le droit de jouer tant qu'il veut pour se rapprocher en arrière afin d'être tout près de la raie mais en y mettant le prix. Les sous inutiles étant mis de côté, on tire après à pile ou face

suivant rang acquis au jeu. Il y avait, au dernier coup, six sous à tirer dont deux à moi. Enfin, j'ai perdu quatre sous et l'autre mousse à peu près autant. Je ne rejouerais plus, ça coûte trop cher.

Vendredi 2 Juin

Changement de voiles. J'aide à la manœuvre. Je suis esquiné le soir mais je connais bien des choses dans la mâture.

Samedi 3 Juin

Toujours les voiles, dans la matinée du moins. Le temps se rafraîchit. Je vais remettre une couverture. Nous sommes plus bas que les tropiques du Capricorne.

Dimanche 4 Juin

Recensement de mes affaires:

- Vêtements:

6 poches pour suspensoir, 1 suspensoir, 8 chemises (dont une empesée), 1 cache-nez, 1 col, 2 cravates, 9 paires de chaussettes, 1 pantalon de laine, 1 complet gris (1 veston, 1 gilet, 1 pantalon), 1 pantalon de toile grise, 1 paire de chaussons fourrés, 1 pantalon de toile kaki, 2 jerseys, 2 vestons bleus, 2 pantalons bleus, 1 paire de sabots, 1 paire d'espadrilles, 1 paire de chaussures, 1 paire de genouillère en laine, 1 paire de jarretières, 1 paire de bottes, 1 veston ciré (1 ciré, 1 pantalon ciré, 1 surôit), 1 béret, 1 chapeau de toile grise.

- Linge:

5 torchons, 5 serviettes, 14 mouchoirs, 1 sac, 1 paire de bretelles, 1 ceinture, des guenilles.

- Objets:

1 coffre qui contient:

1 boîte à savon et 1 savon, 1 bouteille de salicylate de méthyle, 1 brosse à habits, 1 brosse à effets, 1 bande de toile, 1 lorgnon, 1 porte-monnaie et de l'argent, 1 pelote de fil, 1 clef, 2 crayons, 5 épingles, 1 aiguille à corde, 1 brosse à dents, 1 tube de pâte dentifrice,

des boutons, 1 carnet ou matricule, 1 enveloppe et des lettres, 1 portefeuille contenant des papiers, 1 navette contenant du fil blanc et des aiguilles (2), 1 peigne.

9 lacets de souliers, du savon, 1 boîte de cirage, 2 brosses à cirage, 1 règle.

1 pochette contenant:

1 boîte à plumes, 3 crayons, 2 porte-plumes, 1 boîte contenant du papier à lettres, des enveloppes, 1 carnet et 1 stylo.

2 bouts de bretelles, 1 chimie, 1 géographie, 1 atlas, 1 cahier, 1 couteau, 1 glace, 1 brosse à linge.

Je n'ai pas joué aujourd'hui ; j'ai assez d'une expérience. J'ai rangé mes affaires et fait l'inventaire précédent. Et avec cela, je ne crains pas les voleurs. C'est tellement humide ici que j'ai trouvé des champignons de moisissure sur le fromage cet après-midi. Et on en sert tous les jours.

Lundi 5 Juin

Rien à signaler.

Mardi 6 Juin

Idem.

Mercredi 7 Juin

Idem.

Jeudi 8 Juin

Mauvais temps. Le vent tourne en tempête. Nous n'avons plus que les huniers fixes dessus.

Vendredi 9 Juin

Toujours du mauvais temps. Le navire roule terriblement et à chaque instant, on manque de tomber par terre (et l'on tombe quelquefois). Je comprends maintenant, à la hauteur des vagues que je vois, qu'au Cap deux navires peuvent ne pas se voir.

Samedi 10 Juin

Temps épouvantable. Le navire roule bord sur bord et embarque des paquets de mer.

Dimanche 11 Juin

Le ciel est dégagé mais le vent souffle toujours avec furie. En voulant prévenir le second que c'était servi, j'ai été trempé par une lame à l'avant. Le soir dans le carré, le navire roule tellement que nous glissons sur le plancher et que nous allons heurter chaque cloison.

L'autre mousse n'ayant pas mis son couvert à temps s'est vu infligé une heure de peloton par le Capitaine. Et moi, qui étais venu pour l'aider – le voyant en retard – j'en ai eu aussi. Si bien que ce soir, les mains derrière le dos, sur la dunette, malgré le roulis, nous sommes restés trois quarts d'heure environ, malgré le vent qui soufflait avec rage.

Lundi 12 Juin

Sainte Guy. Le gros gars ne se souviendra plus de moi quand je reviendrai. Il aura grandi, le petit bonhomme. C'est sa fête aujourd'hui et c'est fête à bord car c'est le lundi de Pentecôte².

Mardi 13 Juin

J'ai renversé hier soir un plat par terre pour la première fois. C'était de l'endofrage (mot illisible). Le capitaine n'a pas grondé. J'avais glissé sur un peu de fayot renversé du plat précédent. Et vlan, tout en l'air!

² Il s'agit ici de Guy Sagot, cousin de Paul Bocq, fils de Rosalie Sagot et de Paul Sagot, et alors âgé de 3 ans.

Mercredi 12 Juin

Rien de nouveau.

Jeudi 15 Juin :

Nous cherchons à faire de l'ouest avec des vents debout. Nous en faisons un peu. Très mauvais temps.

Vendredi 16 Juin :

Rien à signaler.

Samedi 17 Juin

Idem.

Du 17 au 25 Juin

Du mauvais temps et rien d'important si ce n'est une heure de peloton que m'a infligée M. Pogeras pour avoir oublié d'aller dire bonsoir au Capitaine et à l'officier de quart.

Dimanche 25 Juin

Premier jour de Cap.

Dans la nuit, nous avons passé au large du détroit de Magellan. Ce matin, comme j'avais été changé la misaine d'armure – car nous venions de virer de bord – un des hommes qui virait avec nous au cabestan s'écria: « Tiens voilà la terre ». Il faut dire que nous la cherchions cette terre car dans la nuit, on avait aperçu le phare de l'île des États. Une heure plus tard, nous distinguions très bien une côte composée d'une falaise à pic surmontée de montagne : c'était la Terre de Feu. Nous entrions dans le détroit de Lemaire et, à midi, nous apercevions, de l'autre bord, l'île des États. Les sommets étaient couverts de neige. C'était la première fois que je voyais des montagnes ayant de la neige et il a fallu que j'aie au bout de l'Amérique et de la Terre de Feu pour le voir. J'ai fait (j'ai très mal fait) un rapide croquis de la rive de la Terre de Feu. C'est un souvenir. Le soir nous avons perdu de vue la terre

et nous piquions dans le sud.

Lundi 26 Juin

Deuxième jour de Cap.

Le froid devient de plus en plus vif. Les vagues sont grosses et le temps mauvais. C'est à mon tour d'être dehors et d'aller chercher les plats et, dam, il ne fait pas chaud à poireauter sur le pont. On ne nous fait plus lever qu'à sept heures et il fait nuit jusqu'à huit heures. Le soleil ne se lève qu'à neuf heures environ. J'ai remarqué qu'après chaque grain, on voyait un arc-en-ciel. J'ai même vu un phénomène bizarre : un embrun que produisait l'avant du bateau coloré par un arc-en-ciel que l'on voyait très bien dans cette écume et qui jouait sur les vagues avec les mouvements de cette écume. Cela prouve bien que l'arc-en-ciel est dû à la décomposition de l'eau par la lumière.

Il grêle et le grain de pluie que nous avons ces jours-ci sont des grains de grêle.

Mardi 27 Juin

Troisième jour de Cap.

Il neige, on allume le poêle. Je le fais tellement ronfler que le Capitaine me menace de me punir si je refais un feu pareil !

Mercredi 28 Juin

Quatrième jour de Cap.

C'est ma fête aujourd'hui. Il neige encore.

Jeudi 29 Juin

Cinquième jour de Cap.

Nous descendons toujours vers le sud. Comment se portent là-bas tous ceux que j'ai laissés ? C'est l'été maintenant. Surtout grand-père et tante Lily. Pauvre grand-père, je lui ai souhaité sa fête avant de partir. Le reverrai-je ? Enfin, j'aurai une lettre là-bas au Chili qui me renseignera³.

³ Stanislas Mazeroux est mort le 15 décembre 1916. Paul est rentré en France (à Saint-Nazaire) le 17 novembre de la même année.

Vendredi 30 Juin

Sixième jour de Cap.

Encore du sud et un peu d'ouest. Ce n'est pas précisément la route. Les vagues sont en effet très hautes mais si elles atteignent le premier étage, c'est bien tout.

Samedi 1er Juillet

Septième jour de Cap.

Encore et toujours du mauvais temps et de l'est. Des grains de neige continuellement. Ici, au Cap, c'est toujours la même chose : le soir, on s'endort toutes voiles dessus, sauf les cacatois qui ont été désenvergués et, le lendemain matin, juste les huniers fixes, un foc et la petite flèche – ou bien vice versa. L'officier de quart doit en effet charger si le vent fraîchit un peu et remettre dessus sitôt qu'il mollit. Si le vent refuse, on vire de bord et de la route.

Dimanche 2 Juillet

Huitième jour de Cap.

Enfin de l'ouest, pas franc mais mitigé de pas mal de nord. Le temps est mauvais, et dam, je ne me lave pas mon linge. J'ai maintenant sur moi: un tricot, deux pantalons (mon pantalon de sport et le vieux d'Abel⁴) et le veston pareil plus ma chemise. Toujours nue tête, bien entendu. Je serai obligé d'acheter une paire de sabots au Chili : j'ai cassé l'un des miens dans la cambuse basse. Comme il peut aller encore comme ça, je verrai le prix que cela me coûtera au Chili. Si c'est plus de huit sous, je prendrai la paire que le charpentier me propose pour ce prix. Je ferai monter la paire que j'achèterai en bottes et garderai ma paire de sabots comme cela. Mes bottes sont en effet percées.

Pour ce qui est du courrier, les grands voiliers comme *La Loire* ne pouvaient emprunter le canal de Panama ouvert depuis août 1914. Les lettres étaient probablement acheminées par bateau à vapeur jusqu'à Colon ; là, les bateaux de taille moyenne (*La Loire* faisait 110 mètres de long) pouvaient emprunter le canal. Une ligne de chemin de fer existait entre Colon et Panama depuis 1855 : elle avait vu le jour suite à la ruée vers l'or de Californie en 1848-1849. Le trajet jusqu'au Chili via le canal de Panama, ou en ayant recours au train, explique que les lettres de Paul envoyées du Chili en août soient arrivées en France début septembre alors que *La Loire* n'a rejoint Saint-Nazaire qu'à la mi-novembre.

⁴ Abel Cheminade, second mari de sa mère. Abel Cheminade est mort en 1923, à l'âge de 61 ans, de la tuberculose.

Lundi 3 Juillet

Neuvième jour de Cap.

Nous avons vu la terre ce matin : c'était le Cap Horn. Nous avons fait toujours du nord.

Mardi 4 Juillet

Dixième jour de Cap.

Le mauvais temps est très fort, le navire embarque de nombreux paquets. Vlan contre les roufs, on dirait un coup de marteau pilon.

Notre porte ne fermant plus hermétiquement – comme toutes les portes du reste – les embruns en frappant la paroi du rouf sont entrés par la fuite, ont mouillé les pieds du lit de Chelveder d'où l'eau a coulé sur mon traversin et sur ma tête (car j'ai changé de sens pour me coucher). Je ne reçois pas le vent sur les épaules et, de plus, je me suis fait un rideau monté sur du fil de fer que je coulisse tous les soirs au moyen d'un fil à voile, neuf anneaux servent de galets. L'eau a de plus inondé la chambre et s'y est baladée toute la nuit en me réveillant à chaque coup de roulis un peu fort.

Le lendemain, ma botte droite était tombée à l'eau et je fus obligé de la mettre trempée. Mes chaussures, mes cravates – enfin tout ce qui était par terre – ont été trempées. Et dire qu'à la première forte tempête, cela va recommencer!

Je viens d'apprendre une chose bizarre. Si au Cap, on voit un éclair, même s'il faisait calme plat, ce qui arrive, il faut carguer immédiatement toutes les voiles et encore, c'est juste, car c'est le signe d'une tornade à mettre la mâture par terre.

Mercredi 5 Juillet

Onzième jour de Cap.

Vu l'île Diego cet après-midi, ou plutôt les îles Diego car elles sont au nombre de quatre : un plateau central, sorte de bloc rectangulaire plongeant dans la mer et dévié d'au moins 200 mètres. Deuxième et troisième : deux petits pics à l'est de l'île et aussi haut qu'elles. Quatrième : un récif invisible, même à deux milles, que je n'ai pas vu mais que M. Pogeras a dit exister. Nous faisons un peu d'ouest mais beaucoup de sud. Nous avons, en effet, fait le tour de l'île Diego Ramirez en passant en dedans.

Jeudi 6 Juillet

Douzième jour de Cap.

Enfin de l'ouest. Tous ces jours-ci, il n'a pas discontinué de neiger mais par grain, comme chez nous les giboulées de mars. La neige, l'autre jour (samedi), couvrait le pont d'un léger tapis du plus pittoresque effet.

Tué le cochon aujourd'hui. C'est M. Pogeras qui l'a saigné. Il va nous confectionner des pâtés, des saucisses, des côtelettes etc. Enfin, il est passé charcutier. Au fait, son pâté de ce soir n'était pas mauvais mais maman n'en mangerait pas car il y avait dedans : de l'ail, de l'oignon, des échalotes, du piment !!! J'ai 16 ans aujourd'hui.

Vendredi 7 Juillet :

Treizième jour de Cap.

Beaucoup d'ouest aujourd'hui. Nous sommes dégagés du Cap, mais nous pouvons toujours être rejetés dans l'est.

Toujours du cochon, mais nous avons un bon reste ce soir et le cambusier se désolait parce que nous avons tout mangé ce qui restait et que M. (illisible) lui avait dit d'en garder.

Remarque intéressante : le compas dévie énormément par ici, onze degrés aujourd'hui. Au Cap, sa déclinaison est de vingt-deux, ce qui est énorme.

Samedi 8 Juillet

Quatorzième jour de Cap.

J'ai attrapé, ce matin, une belle aubade de M. Pogeras qui comptait manger du cochon frais et puis...plus rien. Il en faisait un foin. Aussi pour le rôti de ce soir, le cambusier, après le repas nous a coupé une tranche à chacun et puis a gardé le reste pour demain. Nous voilà rationnés.

Détail horrible (les trois cadavres étaient morts) ; ce n'est pas cela. Ce détail, c'est que la réserve d'eau était rouillée par la caisse et qu'il ne reste plus que 20 jours d'eau de bord en dehors de l'eau rouillée. Il est vrai que dans 20 jours, si les vents sont bons, nous pouvons être à Taltal, car aujourd'hui nous sommes bien dégagés du Cap mais nous n'avons pas encore doublé l'Amérique, c'est-à-dire atteint la hauteur du détroit de Magellan. Quand l'atteindrons-nous: les vents vont nord. Une tempête d'ouest maintenant et nous serions rejetés dans les parages du Cap.

J'ai rempli mon stylo à l'encre de M. Rosey. Et allez donc, c'est le système débrouille !

Hier, nous avons tiré une barrique de vin de chambre : le malheureux cambusier en a entendu pour ses deux sous de la part du Capitaine pour avoir ramassé des bouteilles ayant encore du vin dedans. Chacun son tour, comme à confesse.

Et à propos du système débrouille, cela me remet à l'esprit l'aventure qui m'est arrivée il y a un mois environ. Le cambusier m'avait demandé de lui apporter, le matin, l'eau des brocs qui restait chaque matin dans la cambuse. Quand il n'était pas de quart, il me donnait la clef et je faisais l'opération moi-même. Voilà que ce matin, le charpentier, qui est chargé de l'eau douce à bord, me voit à la porte de la cambuse la main sur le bouton, un broc à la main. Je venais de sortir et m'étais trouvé nez à nez avec lui qui venait de la dunette mettre de l'eau dans le lavabo du Capitaine. Le voilà qui commence à hurler. Moi, je ne perds pas le nord et lui demande si par hasard il croyait que j'avais la clef de la cambuse dans ma chambre. Je lui dis qu'il était impossible d'y entrer puisqu'elle était fermée, enfin que je n'avais jamais porté de l'eau au cambusier pour mettre dans ses barriques de vin etc (j'avais la clef du cambusier dans ma poche). Seulement, le vieux singe en avait trop vu et à huit heures, il a été trouvé le cambusier, l'a menacé de réclamer au Capitaine et de raconter cela à l'équipage si bien que ce nigaud a promis de ne plus prendre d'eau. Le niguedouille, si j'avais pu le prévenir que le charpentier n'avait rien vu de précis, mais voilà ce dernier lui a parlé avant que je ne puisse le voir. Enfin, c'est de la vieille histoire. Depuis ce jour, je ne porte plus d'eau au cambusier et l'équipage a moins de vin en pagaille.

Dimanche 9 Juillet

Quinzième jour de Cap.

Très beau temps. Calme plat ce matin. Calme plat pour le vent car la mer n'est jamais d'huile comme à la Bernerie⁵. Il y a toujours une grosse houle qui fait rouler légèrement le navire. J'ai passé tous les mauvais temps du Cap sans sentir le moindre mal de mer. Nous n'avons pas vu de glaces mais il paraît qu'on en voit encore assez souvent d'énormes. M. Rosey racontait hier que pendant quatre heures, à la vitesse de huit nœuds, il avait vu défiler un jour un long iceberg flottant entre lui et la Terre de Feu.

⁵ La famille de Paul possédait une petite villa, *Ker Juana* (d'après tante Jeanne, grand-tante de Paul) à la Bernerie-en-Retz où ils allaient en villégiature. La mère et la tante de Paul avaient l'habitude d'aller à la Bernerie lorsqu'elles étaient enfants avec leur oncle Pierre et leur tante Jeanne. Le voyage de Nantes à la Bernerie se faisait en charrette à âne en une journée. La maison existe toujours, rue Josette Bocq.

J'ai lavé mon linge ce matin et maintenant une bonne brise qui le fait sécher s'est élevée. Je vais écrire cet après-midi à maman.

L'autre mousse ayant servi une tasse sale sur la table, nous attrapons une heure de peloton que nous faisons le soir même avec un cabillot dans chaque main. Il ne faisait pas chaud.

Lundi 10 Juillet

Dernier et seizième jour de Cap.

C'est fini, nous avons passé le Cap. A une heure environ ce matin, la terre nous reparait à 180 milles dans l'est de l'océan atlantique. Temps affreux mais Cap au nord depuis hier.

L'autre mousse laisse la porte d'en haut de notre chambre ouverte et un paquet trempe son lit et le mien. Je suis obligé de coucher tout habillé.

Cet après-midi, au déjeuner, l'autre mousse m'ayant accusé d'avoir pris de la purée de pommes de terre frites (chose exquise) pendant qu'il n'était pas là, et l'ayant répété malgré le fait que je lui ai affirmé que cela n'était pas vrai, je lui ai envoyé le plat à la figure comme je venais de l'en menacer. Il a été trouver le second : une heure de peloton pour lui, deux heures pour moi. Nous ne faisons tous les deux que trois quarts d'heure.

J'ai acheté, dimanche, une paire de sabots sept francs cinquante au charpentier, les miens étant usés. J'ai seize ans depuis quatre jours et ma situation ne doit plus être régulière. Nous verrons cela en France.

Fini le Cap, gare le retour !

Mardi 11 Juillet

Je me suis levé ce matin à quatre heures moins le quart. J'avais été réveillé par les aboiements de la chienne dans le carré. Comme mes chaussons, et par conséquent mes pieds, étaient trempés par ma couverture mouillée, je ne parvenais plus à me rendormir... J'ai enfilé mes bottes puisque j'étais tout habillé avec seulement ma couverture sur moi, et je suis allé à la cuisine où le cuisinier qui chauffait son four pour le pain a été plutôt stupéfait de me voir. Un ancien vieux garde-chiourme mais un bon bonhomme au fond, ce cuisinier. Il m'a laissé rentrer et sécher mes chaussons, mes chaussettes et mes pieds. Puis j'ai été me coucher et ai dormi jusqu'à sept heures moins le quart.

Hier, le bateau a reçu la plus forte lame depuis le départ. J'étais dans la chambre du second. Elle a frappé un coup formidable ébranlant le vaisseau, sautant

jusqu'à la dunette, inondant la cuisine. J'ai eu l'impression que le bateau n'allait pas se redresser mais ce fut l'affaire d'un moment et il reprit la position verticale.

Ce soir, je couche encore tout habillé. J'ai porté mon drap au sec dans la cuisine. Gare l'attrapade demain avec le chef !

J'ai eu l'explication des mots bâbord et tribord. Ils viennent du mot batterie écrit sur les anciens bateaux de guerre. Celui qui aurait écrit regardant l'avant, la syllabe ba se trouve à gauche et la syllabe tri à droite. D'où bâbord pour la gauche, tribord pour la droite.

Mercredi 12 Juillet

Ce soir, je ne couche pas tout habillé, mes affaires étant sèches comme hier et avant-hier.

J'ai lavé la peinture du carré au savon vert. Hier j'avais briqué le carré.

Une heure de peloton de M. Gouret pour m'être lavé les mains dans la moque à faire le thé, c'est-à-dire à faire bouillir l'eau la nuit pour le thé. Les officiers viennent, en effet, déjeuner la nuit, chacun à leur quart.

Le mousse Chelveder se dispute avec le cambusier et le menace pour l'avoir frappé – ou plutôt caressé. Moi, je me tords. Le mousse crie qu'il veut le tuer (il n'y va pas de main morte, plutôt de main vivante). Le cambusier veut lui faire mettre un sac à terre. C'est rigolo tout plein.

Jeudi 13 Juillet

Je démonte le poêle ce matin, le nettoie, le passe à la mine de plomb extérieurement, ramone le tuyau après l'avoir démonté et envoie le tout à la cambuse. J'étais noir comme un ramoneur, c'est le cas de le dire.

Le beau temps est revenu. On sera à Taltal d'ici huit jours. D'ici huit jours, j'aurai des nouvelles de toute la famille.

Vendredi 14 Juillet

C'est la fête aujourd'hui à bord. Je lis l'après-midi.

Samedi 15 Juillet

Je viens d'apprendre une nouvelle qui me remplit d'aise. C'est moi qui ferai

manœuvrer le treuil arrière. Ce sera intéressant ; c'est un treuil à vapeur.

Dimanche 16 Juillet

Je prends le service à l'intérieur. J'ai écrit encore à maman et à tante Lili. J'ai fait, vendredi, le premier cas de révolution des triangles rectangles. Je vais le montrer au cambusier, il me dira si cela est bien et si je ne me suis pas trompé. Le Capitaine a dit que nous verrions les îles Juan Fernandez demain matin.

Lundi 17 Juillet

Nous avons vu la terre ce matin. L'île Mas a terra, c'est-à-dire la plus près de la terre. Le groupe des îles Fernandez étant composé de deux îles : Mas a fuera et Mas a terra = la plus au large et la plus près de la terre. C'est là que le Chili déporte ses forçats. Il y a aussi une porcherie avec une usine pour fabriquer les conserves sur place. Il s'y fait aussi l'élevage des chèvres.

Mardi 18 Juillet

Nous arriverons probablement jeudi à Taltal. Quel chambard ! On a gratté la rambarde en bois de la dunette pour la revernir. On nettoie le bateau partout: on lave la peinture, nettoie les cuivres, lave la cuisine etc. et de la route. Le travail vous tombe sur le dos comme de la grêle. Un vrai déluge de travail, nous sommes sur les dents et tout l'équipage avec nous. Nous ne mettrons même pas trois mois pour aller puisque nous sommes partis le vingt-cinq.

Mercredi 19 Juillet

Je crois qu'il faut laisser de côté l'espérance d'arriver demain. Calme plat ou presque pendant toute la matinée.

Je mettais ces jours-ci ma lampe à la tête de mon lit pour pouvoir lire le soir sans fatigue. Voilà qu'à neuf heures, j'étais en train d'arranger le fil de fer qui la tenait. M. Pogeras, qui était dans le carré, m'entend. Il arrive au galop et voit ma lampe, que j'avais baissée et que je cachais dans ma main. Il m'a envoyé au sec jusqu'à dix heures moins dix et ce soir, je dois encore gratter.

Jeudi 20 Juillet

Nous ne sommes pas arrivés, ayant eu du calme plat. Dimanche, probablement, nous serons à Taltal. Je n'ai pas fait de peloton hier soir. Aujourd'hui, j'ai lavé avec le cambusier le carré – plafond y compris – et au savon vert. Les matelots ont continué de laver à la potasse toute la peinture blanche du bateau.

Vendredi 21 Juillet

Nous voyons la terre dès ce matin. Je lave le carré, on continue à nettoyer le navire. Il fait presque calme plat.

Samedi 22 Juillet

Et aujourd'hui, nous sommes arrivés à Taltal. Ou plutôt, nous sommes passés en vue de Taltal. Nous nous en sommes approchés jusqu'à ce que le pilote vienne à bord. Il a donné les ordres de la Casa Bordes. On nous envoie à Mejillones chercher du salpêtre. Nous virons de bord aussitôt et en route pour Mejillones. Le pilote s'en va, comblé de provisions, lui et ses matelots.

Dimanche 23 Juillet

Nous sommes toujours en vue de la terre. Nous apercevons même à l'horizon, un dôme plus élevé de la falaise. C'est la Galletta, le sommet qui domine la baie de Mejillones.

Je lave aujourd'hui tout ce que j'ai sali pendant mon passage du Cap. J'en ai pour toute ma journée à laver.

Lundi 24 Juillet

93e et dernier jour de route.

Enfin, nous voici arrivés. Ce matin, nous étions très rapprochés de Galetta. A midi et demie environ, un remorqueur est arrivé, un petit remorqueur, une coquille de noix. Au loin, un deuxième vapeur arrivait. N'étant pas sûrs qu'il venait pour nous, nous avons pris le premier. A deux heures, nous croisons le C(illisible), l'autre vapeur, qui est un remorqueur de première force, bien plus considérable que ceux qui nous ont traînés à Nantes. Il a continué sa route pour aller chercher un

trois-mâts qui était en vue. Il faut dire qu'il faisait calme plat. A six heures, nous étions mouillés. L'aller de mon voyage est fini.

Un bâtiment de la maison Bordes, l'*Asie*, était déjà arrivé depuis six jours. Ils sont venus nous voir. Le Capitaine, le second d'abord, nous apportent des lettres: j'en avais deux, une de maman et une de tante Lili, adressées à Saint-Nazaire. Puis le soir, des matelots viennent nous voir. Vers minuit, l'autre bâtiment arriva. C'était le *Charles Gounot*, un Nantais affrété pour la maison.

Depuis vendredi, une des chaudières est allumée.

Mardi 25 Juillet

Maintenant, je me lève, et l'autre aussi, à cinq heures et demie du matin et me couche à sept heures. Les officiers mangent à six heures et quart et le travail commence à sept heures pour l'équipage et n'arrête que le soir, cinq heures. Ils mangent à six heures et demie.

Hier, nous avons, pendant qu'on nous remorquait, cargué toutes les voiles et désenvergué les basses voiles. J'ai aidé à la manœuvre. Aujourd'hui on installe les (illisible) de retour, à bout de vergues. J'aide encore.

Mercredi 26 Juillet

Ce matin, j'ai été envoyé au grand treuil arrière. On déleste, en effet, la cale avant et la cale arrière à la fois, la grande cale restant pour conserver l'équilibre du bâtiment. C'est moi qui fais marcher le treuil. Cela marche assez bien. Cet après-midi, idem.

J'avais mis, ce matin, mon veston bleu sur le rebord du grand panneau par où on ne déchargeait pas et à côté duquel était le grand treuil. Je l'ai fait tomber dans la cale. Comme il était sur le sable très visible et que, d'ailleurs, je ne pouvais quitter le treuil, je l'ai laissé toute la matinée. A midi, il avait disparu. Un de ces voleurs de Chiliens avait passé d'une cale dans l'autre et me l'avait barboté. J'ai prévenu le Capitaine qui n'a rien pu faire, mon bleu étant probablement déjà reparti avec le canoë. On emploie des Chiliens à bord, vingt aujourd'hui. J'avais avec moi le contremaître pour tenir dessous, car nous virons à la poussée et non pas au carta hu.

Jeudi 27 Juillet

J'ai encore été, ce matin, au treuil; mais comme on a envoyé le Chilien au treuil avant et qu'il était venu un treuilliste chilien, Lerein (le novice), qui était hier

au treuil avant, est venu à ma place et on m'a remercié. C'était pourtant bien intéressant. Ils ont fini le panneau arrière aujourd'hui.

Samedi 29 Juillet

Aujourd'hui, l'événement important c'est la chute de M. Pogeras dans la soute au charbon. Il était grimpé sur le panneau qui se trouve sous le gaillard. Une élingue de sacs, en montant, a pris sous le panneau et comme on les virait au treuil, elle a soulevé le panneau et l'a précipité dans la cale avec M. Pogeras. Transporté aussitôt à terre, on a reconnu qu'il avait le bras cassé en deux endroits. On l'a transporté à Antofagasta où le capitaine est parti avec lui. Il est tombé vers dix heures.

La cale avant est finie de décharger. Aujourd'hui, on charge le salpêtre dans le petit panneau arrière. Le salpêtre est transporté dans des sortes de péniches à fond plat très grossièrement faites, un pieu à l'avant pour s'en emparer. On met entre 480 et 520 sacs dedans. Le sac est de 100 kg, on enlève par le petit treuil douze sacs à la fois.

Dimanche 30 Juillet

L'équipage n'ayant pas voulu travailler aujourd'hui, on a pris cinq mains (ou cinquante ouvriers chiliens). Comme il manquait un treuilliste, Chelveder est parvenu avec beaucoup de malice à le remplacer. J'ai été obligé de faire son travail aussi j'aurai la moitié de la paye et lui l'autre moitié. Maintenant on charge deux élingues à l'avant, chacune de huit sacs, une à chaque bord. On charge le grand panneau, deux élingues à la fois, une à chaque bord. On charge le petit panneau, une seule élingue de six sacs. Pour décharger on fait des estacades inclinées allant du bord du panneau à la lisse. Un chariot dessus laisse tomber la mène (?) sur le chariot, roule jusqu'à la lisse, croche par en-dessous et chavire au treuil par-dessus bord et la mène redescend la tête en bas.

Nous avons à servir les arrimeurs, c'est-à-dire les Chiliens qui sont dans la cale à arrimer les sacs et qui gagnent trente-cinq piastres par jour tandis que les ouvriers ne gagnent que douze piastres. Ils mangent dans la voilerie. Chelveder les sert. Moi, je sers le carré. Les deux premiers jours, Chelveder travaillant au salon, je servais les deux tables à la fois.

Un des arrimeurs, un nommé Pedro Prado Avanez, parle un peu l'anglais et moi aussi. C'est par lui que je comprends ce qu'ils veulent. C'est de lui que je tire tous mes renseignements sur les Chiliens. L'habit propre qu'il met pour venir à

bord, non pour travailler, lui a coûté deux cents dollars soit deux cents francs! Son chapeau mou quatorze piastres. Un chapeau de panama cent francs! Enfin tout est hors de prix au Chili.

Lundi 31 Juillet

Une chose étonnante, ce fut l'inventaire de M. Pogeras. Lui qui avait prétendu avoir une douzaine de chemises, trois jerseys, des chaussettes en quantité, de gros bas bleus etc, etc. On n'a trouvé que quatre chemises sales, pas une paire de chaussettes propre, deux déchirées, pas un jersey, enfin presque rien et une montagne de saloperies. J'ai été chargé de nettoyer et j'ai fait des provisions : des pointes, deux hameçons, un petit marteau qui était dans le carré, une aile de goéland, un bateau en bouteille commencé, un petit quatre-mâts, des semelles de vieux caoutchouc, du cuir, un grand buvard, des petites boîtes de peinture, une casquette blanche. On voit bien que le départ de M. Pogeras m'a profité.

Mardi 1er Août

On continue le chargement et le déchargement. J'écris tous les soirs des lettres jusqu'à neuf heures et demie, dix heures. Je ne sais pas exactement car on ne pique plus l'heure. Perton, un type du Havre, qui a le nez coupé, est watchman et veille toute la nuit.

Le cambusier va à terre l'après-midi; et j'ai le culot de lui dire quand il rentre : « Monsieur, j'ai travaillé comme un nègre ; j'ai lavé deux torchons ».

Mercredi 2 Août

Toujours pas de lettres pour personne de l'équipage. Fini de décharger le grand panneau, faut le garnir.

Jeudi 3 Août

Enfin des lettres : une de Janny, une de tante Lili⁶, une de grand-mère⁷, pas de maman⁸ ni de tante Jeanne⁹. Elles ont dû être perdues en route. La lettre de

⁶ Rosalie Sagot (1880-1982).

⁷ Héloïse Harivel, épouse Mazeroux (1845-1928).

⁸ Héloïse Jeanne Mazeroux, épouse Bocq puis épouse Cheminade après divorce (1877-1974).

⁹ Jeanne Harivel (1847-1936).

Janny m'a fait grand plaisir, au moins elle ne m'a pas oublié. Elle me dit qu'elle m'embrasse affectueusement.

Nous avons fini de charger le petit panneau arrière. Nous ne chargeons pas les deux autres.

Vendredi 4 Août

Le charpentier et deux autres sont allés draguer hier soir, ils ont rapporté des coquilles Saint-Jacques qui foisonnent dans la baie. Ils retournent ce soir avec le second.

Samedi 5 Août

Ils ont encore pris des coquilles. Nous faisons la cale avant et le grand panneau. Nous avons changé mercredi de place, on nous a rapprochés de terre. Mejillones est bâtie en bois, c'est une ville à son début.

J'écris ce soir. Il me reste six lettres à faire. J'ai envoyé à toutes mes connaissances sauf à :

- M. Bréven dont je ne connais pas l'adresse.
- Mazaline à qui je n'ai pas pensé.
- Au docteur pour la même raison que M. Bréven.
- Aux Raisins, aux Meney¹⁰, aux Mongez, aux nièces d'Abel¹¹ et tante Marie¹².

Autrement, j'ai écrit à Berbenois, à Lary aux Bergers, aux Dubois etc. etc.

Premier jour de retour : Dimanche 6 août

Fini de charger vers dix heures du matin quelques sacs dans les cales avant et arrière. A une heure, le capitaine revient à bord, à cinq heures nous appareillons et nous démarrons sans le secours d'aucun remorqueur. Nous mettons tout dessus.

Lundi 7 Août

¹⁰ Mme Menez était une des meilleures amies de sa mère, à Paris.

¹¹ Abel Cheminade, son beau-père.

¹² Marie Blanchard, épouse Harivel (1847-1932). Son mari, Ludovic Harivel (1840-1906) était capitaine au long cours. Tante Marie était la grand-tante et la marraine de Paul Bocq.

L'équipage ayant travaillé hier, et nous aussi (quoique dans l'après-midi j'eusse été pêché les oiseaux), nous avons congé aujourd'hui. Je lave mon linge et garnis de cuir la semelle de mes bottes. Le matin, je cherche à pêcher des oiseaux, sans y réussir, mes hameçons sont trop gros.

Mardi 8 Août

Toujours de l'ouest. J'ai fumé deux cigarettes chiliennes, histoire de les goûter. Elles ne sont pas mauvaises, surtout les blanches à huit centimes les vingt.

Mercredi 9 Août

Toujours tout dessus. Mais bien que le temps soit relativement calme, l'eau pénètre par les hublots avant car le navire est bas sur l'eau, bien au-dessous de la ligne de flottaison. Gare le Cap !!!

Jeudi 10 Août

Toujours de l'ouest avec un peu de sud. Ils condamnent les panneaux et les calfatent, sauf les panneaux arrières.

Il paraît qu'on va à Belle-Ile, Ordre ou Brest pour décharger.

Vendredi 11 Août

Ce soir, je charpente. Déjà hier, j'ai arrangé des clous pour mes chaussures et mes savates, une installation pour mes sabots que j'ai complétée ce soir. De plus, j'ai fait une petite boîte pour mettre mon savon, mon encre etc. etc. pour que tout cela n'aille pas rouler sur mon lit ou dans la cabane, comme cela a été le cas à l'aller. Je prends mes précautions en vue du mauvais temps.

Samedi 12 Août

Toujours de l'ouest. Je ne sais pas où on est car le second n'a pas pointé sa carte depuis le départ. Entre hier et aujourd'hui, j'ai lavé toutes mes chambres, la cuisine et le carré.

Dimanche 13 Août

J'ai mal au pied. Je reste chez moi et raccommode toute la journée.

Lundi 14 Août

J'ai toujours mal à la plante des pieds. Rien de marquant dans la journée.

Mardi 15 Août

C'est fête aujourd'hui. J'ai toujours mal au pied. Dimanche dernier, nous avons fait un peu de barre fixe – de corde fixe plutôt. Mon vantard de Chelveder n'a même pas pu faire un rétablissement. J'en ai fait plusieurs.

Aujourd'hui, et non pas dimanche, je fais ma première reprise à une chaussette avec de la laine grise trouvée chez M. Pogeras.

Le soir, le Capitaine, en quittant la table, nous demande si nous avons eu la double. Sur notre réponse négative, il nous octroie généreusement ce qui restait de Saint-Emilion – un tiers de litre, une demi-bouteille de trois quarts environ. Ca c'est chic.

Mercredi 16 Août

Je commence mon service mais vers trois heures, n'en pouvant plus tellement mes pieds me faisaient souffrir, je vais trouver le Capitaine. Celui-ci m'avait dit, la veille au soir de me laver les pieds et de venir le voir le matin. J'y étais allé mais il ne m'avait pas exempté. Ce coup, il me dit de déménager et de me coucher après. Je m'exécute.

Je loge mes affaires dans le casier et dans un tiroir. Puis je me couche dans la cabane du bas qui servait d'armoire à voiles. Chelveder prend celle du haut où couchait M. Pogeras. C'est moi qui ai, de mon plein vouloir, acquiescé à cette combinaison.

Jeudi 17 Août

Malade, rien à signaler.

Vendredi 18 Août

Malade.

Une dispute éclate cet après-midi entre Michel et toute la bordée de babord d'un côté et le Capitaine et le cambusier de l'autre. Mignot, le cuisinier, faisait de petits pains au lieu de pains de huit cents grammes et les hommes, au lieu d'avoir huit kilos puisqu'ils étaient dix n'avaient que cinq kilos – les pains pesaient donc cinq cents grammes. Ils ont protesté. Le chef, appelé, a pris un air idiot. Le cambusier a écopé. Le cuisinier avait dit que le Capitaine lui avait ordonné de les faire ainsi. Finalement ils ont eu gain de cause, comme de juste, et on leur a délivré trois kilos de pain en plus. Maintenant on leur pèse le pain, au lieu d'en donner un par tête.

Samedi 19 Août

Malade, rien à signaler.

Dimanche 20 Août

Je reprends mon service, lave mon linge, me nettoie. Nous avons un lavabo. Ai installé mes affaires. Le mousse joue et gagne dix-huit francs. Il me rembourse les dix francs qu'il me doit. J'établis mes comptes. J'ai dépensé vingt-deux francs cinquante depuis le départ. J'écris ces notes depuis le douze août. L'encre que j'ai vient d'une bouteille desséchée trouvée chez M. Pogeras dans laquelle j'ai ajouté de l'eau. Amen, système débrouille.

Le navire roule beaucoup bien qu'il n'y ait pas de vent.

Lundi 21 Août

La mer devient mauvaise, le bâtiment embarque.
Je brique des cuivres.

Mardi 22 Août

C'est une vraie tempête. Les lames nous arrivent par tribord et, souvent, bondissent par-dessus la lisse versant trois ou quatre lames d'eau qui viennent se balader sur le pont, du roulis sautant par-dessus tous les obstacles. Puis lorsque la lame s'est écoulée par les dalots, une autre embarque et encore de l'eau sur le pont à

couler !

Le mousse, ce matin, a été entraîné par un paquet et poussé dans la dalle où il a lâché la cafetière qu'il tenait dans la main, puis l'eau l'a entraîné contre le râtelier du grand mât où il a pu s'accrocher. Un matelot a heureusement retrouvé la cafetière et le couvercle dans la dalle. Et, comme le mousse était trempé, j'ai pris le service et ai réussi à ne pas me faire mouiller. Un matelot, Le Ray, a été entraîné d'un bord à l'autre, il a été à moitié assommé dans la dalle où sa tête a porté contre le bordage et il est resté étourdi. On l'a relevé : il s'était simplement fait mal à la jambe gauche. Les bras ont été installés sur les roufs car s'il fait du mauvais temps au Cap, il sera impossible d'aller sur le pont.

Mercredi 23 Août

Toujours nettoyé les cuivres. Les poules de l'arrière ont été envoyées à l'avant. Bon débarras : je n'aurai plus besoin de les tâter tous les matins.

Le temps est très mauvais, le navire embarque toujours beaucoup.

Jeudi 24 Août

Nous allons à la manœuvre. Plein d'eau sur le ponton une mer démontée. Je mets mon ciré.

Vendredi 25 Août

Je vais encore à la manœuvre dans l'après-midi et je manque d'être douché. Je le suis le soir en allant porter les plats. Comme je n'avais pas mon ciré, mes bottes embarquent de l'eau. Obligé de me changer. Je vais le soir porter le tout à sécher à la cuisine.

Samedi 26 Août

Mes affaires étaient sèches ce matin. Beau temps. Calme plat quant au vent. La mer est encore forte.

Dimanche 27 Août

Calme plat et beau temps. Je lave mon linge à l'eau chaude. Hier soir, je me

suis aperçu que l'on m'a volé mon petit bateau, celui qui était resté chez M. Pogeras. Avant-hier, le mousse l'avait trouvé là où je l'avais mis – c'est-à-dire piqué dans le bois de sa couchette à l'extrémité de la mienne. C'est en cherchant un bouquin à moi qu'il l'y avait trouvé. Il l'avait pris et le soir, il me dit que je reviens de la cuisine où j'avais été porter mes affaires à sécher :

- Sais-tu où j'ai trouvé le bateau de M. Pogeras ?

Je dis : Oui, sous ta couchette.

- Ah ! Tu savais qu'il était là.

- C'est moi qui l'y ai mis. Je compte le donner à maman.

- Et alors, le voilà.

Je l'avais pris et il le tire de son tiroir. Je le remets en place. Le lendemain soir, ma couverture s'accroche dans le support et le fait tomber. Il n'y avait plus de bateau au bout. Le voleur est le mousse, j'en suis sûr. Mais où l'a-t-il mis ? Je vais commencer mes recherches. Il a pris un air très étonné, a feint d'être désolé, m'a dit que je pouvais fouiller dans ses affaires, a même ouvert son tiroir etc. Enfin du bluff ! Il doit être dans un sac ou bien caché dans son office. J'aviserais dimanche prochain. Si je ne le retrouve pas, je compte lui faire subir la torture. L'anneau de fer autour de la tête: il faudra bien qu'il dise où on l'a mis.

Lundi 28 Août

Bon vent le matin puis forte brise et nous carguons jusqu'aux perroquets fixes dans l'après-midi. Le poêle est monté.

Mardi 29 Août

Pas de changement. J'allume le poêle.

Mercredi 30 Août

Nous sommes par deux cents milles au large de la Terre de Feu. Après-demain, nous passerons le Cap. Nous contournons la Terre de Feu. Dans la journée, nous mettons les perroquets et le grand-foc et les grandes voiles dessus. Le soir, bonne brise et nous faisons au moins dix nœuds. Le poêle s'est éteint cet après-midi et je ne l'ai pas rallumé. Nous faisons du nord, exactement nord 50 est avec 24° de variation.

Jeudi 31 Août

Encore du mauvais temps, mais moins que la dernière fois.

Vendredi 1er Septembre

Nous sommes en plein Cap mais le temps n'est pas trop mauvais et le vent est bon.

Samedi 2 Septembre

Nous avons passé le Cap ce matin entre quatre et huit. Le temps est beau, nous marchons dix nœuds.

Dimanche 3 Septembre

Nous remontons à toute vitesse. Le Cap est doublé : dans un mois et demi, la France.

Je lave mon linge, je fouille l'office et les affaires de mon ami Chelveder qui lit à côté de moi pendant que j'écris ces notes. Je n'ai rien trouvé ayant un rapport quelconque avec mon bateau. Etrange.

Lundi 4 Septembre

Le cambusier m'a prêté un bouquin où se trouve le programme des examens pour la marine. J'ai copié l'examen d'entrée à l'école d'hydrographie et d'autres notes que voici:

- Pour être capitaine au long cours, il faut avoir vingt-quatre ans, soixante mois de navigation depuis l'âge de seize ans dont trente-six au long cours, six sur des voiliers long-courriers, caboteurs ou faisant la grande pêche et vingt-quatre mois de voyage comme second ou être lieutenant au long cours. Pour naviguer comme officier sur un navire de moins de cinq mille tonnes, il faut: dix-huit mois de navigation et être élève de la marine marchande.
- Pour être lieutenant au long cours, il faut: avoir vingt-et-un ans, être élève

de la marine marchande et avoir trente-six mois de navigation depuis l'âge de seize ans.

- Pour avoir le diplôme d'élève de la marine marchande, il faut être titulaire de l'examen théorique et avoir dix-sept ans révolus le premier juillet. Si dans une compagnie, vous franchissez quatre Cap Horn et que la campagne dure au moins six mois, elle comptera pour douze mois de navigation pour les examens. Cela ne peut s'appliquer qu'à une seule campagne.

Les arrêtés du Ministère pour le règlement des écoles d'hydrographie sont imprimés par la maison Challennel, Paris rue Jacob 17, sous le titre « Organisation et Fonctionnement des Ecoles d'Hydrographie et de l'Institut Maritime du Havre ».

Mardi 5 Septembre

Nous remontons toujours, le poêle a été démonté hier.

Mercredi 6 Septembre

Je vais à la barre le soir pour apprendre à gouverner.

Jeudi 7 Septembre

M. Gouret était légèrement malade ce matin. Je raccommode ma chemise.

Vendredi 8 Septembre

Je reprise ma chaussette. Ma laine est presque finie. Comment vais-je faire après ?

Samedi 9 Septembre

Ce soir, je vais avec le cambusier dans le faux pont. Il y a là un petit cagibi en bois où se trouvent tous les tuyaux des pompes, les (illisible) en eau douce et des puisards pour la cale. Avec nos deux seaux, nous avons puisé de l'eau.

Et de la route.

Je suis content d'avoir pincé le charpentier. Mercredi, j'ai barboté les ailes de damier de mon couillon de mousse et je les ai cachées. Il peut chercher longtemps.

Il a fouillé sans rien me dire. Chacun son tour.

Dimanche 10 Septembre

Je ne lave que mes bleus aujourd'hui ; Cet après-midi, je joue à la banque et gagne un franc soixante-cinq au cambusier. J'espère gagner plus dimanche. J'ai gagné dix francs un moment.

Lundi 11 Septembre

Nous déménageons et regagnons notre cabane. Un petit rouf.
Je vais le soir chez le cambusier faire de la géométrie ou bien je vais à la barre.

Mardi 12 Septembre

Le cambusier m'a conseillé fort justement de me mettre le plus possible à la manœuvre pour que l'on me remarque plus facilement comme novice.

Mercredi 13 Septembre

On va bientôt changer les voiles.
Je vais tous les soirs chez le cambusier car il ne fait plus le quart de nuit. Lundi, nous sommes retournés chercher de l'eau et nous en avons pris une demi-barrique avec des brocs cette fois. Le cambusier met trente à trente-cinq litres d'eau par barrique de deux cent vingt litres. Mais ces jours-ci, il s'est trompé et à une barrique dont le vin est trop clair, l'équipage s'est plaint à lui heureusement.

Jeudi 14 Septembre

Les patates sont toutes germées. Il n'y a plus qu'à les égaliser.
Depuis mardi, M. Borez occupe la chambre de M. Pogeras. Il fait agrandir son lit et nettoyer sa chambre. Le cambusier de l'*Antoinette* mettait soixante litres d'eau par barrique et faisait quinze jours. Celui-ci ne fait que quatorze.

Vendredi 15 Septembre

Toutes les voiles sont tirées dans la matinée de la soute à voiles et le Capitaine en a pris note. Il faut nettoyer les soutes à voiles puis ramener les voiles. J'y ai été occupé toute la matinée.

Samedi 16 Septembre

J'ai lavé chez M. Gouret et la cuisine. L'après-midi, les armoires du carré et de la cuisine.

Dimanche 17 Septembre

La compagnie me doit soixante-dix francs aujourd'hui.

Je lave mon linge. Je ne mets plus que ma chemise et mes bleus. Je couds des boutons.

L'après-midi, je joue à la banque. Je perds quatre francs cinquante. Je compte les regagner dimanche prochain.

Lundi 18 Septembre

On doit changer les voiles aujourd'hui. Le mauvais temps nous en a empêchés. Le Capitaine fait démonter le roufrage tribord du carré et nous met à piquer la rouille. Il y avait en bas soixante millimètres de rouille sans exagération. C'était à tour de bras qu'il fallait frapper. Il reste à gratter le haut pour demain. Puis il faudra miniumer.

Mon lit, encore, était légèrement arrosé. Quelle nuit !

Mardi 19 Septembre

Toujours de la rouille. Nous continuons de piquer. Je fais deux panneaux pendant que Chelveder en fait un. Encore le second lui redonne-t-il à piquer le sien ! Cet après-midi, il continue à le piquer et fait un poteau. Pendant ce temps, je fais un petit panneau à droite de la porte et un autre poteau. Nous sommes tout rouges-rouille. Et sur ce petit panneau, la rouille dans le bas atteignait plus d'un centimètre, j'en ai gardé un échantillon. La tôle a cinq millimètres (centimètres ?) d'épaisseur.

Mercredi 20 Septembre :

Toujours du mauvais temps. Le Capitaine me donne le pas de porte et à gratter. L'après-midi, on devait miniumer mais la pluie nous en a empêchés.

Je ramasse de l'eau dans des bailles. Je m'écorche deux doigts.

Jeudi 21 Septembre

Je pique maintenant la dalle de la cambuse avec le cambusier. J'ai des petites lunettes à Chelveder. Toute la journée, j'y ai été.

Le temps rasséréné.

Le soir, je ne vais pas chez le cambusier parce qu'il a mal à la tête.

Vendredi 22 Septembre

Je pique la rouille dans le carré. La Capitaine a fait démonter la table et enlever le roufrage du fond.

Samedi 23 Septembre

On change les voiles. Je monte, dès le commencement de la journée, à la grande voile arrière ; puis à la grande voile avant, puis à la misaine, au hunier fixe et volant et pour deux autres mâts, je vais encore au hunier fixe et volant. On est sur un simple fil d'acier, la vergue devant soi, le vide sur terre et il faut travailler, par conséquent lâcher les mains. Ce qui me cause un peu peur, c'est le marchepied qui remue sous nos pieds par les mouvements que font les autres ou bien quand il est trop près de la vergue et que celle-ci vous vient aux cuisses. J'ai toujours peur qu'il dérape dessous mes pieds – et alors, c'est la chute de vingt ou trente mètres de hauteur. Quand on pense que quand on est aux cacatois, on n'est pas à cinq mètres au-dessous du tablier du transbordeur et que l'on a un fil d'acier sous les pieds et le vide derrière soi, et que ce fil remue fortement ! C'est moi qui ai été envoyé désenverguer le hunier volant du grand mâst avant, et le fixe du mâst arrière. J'ai donné la main aux autres voiles citées ci-avant.

Dimanche 24 Septembre

Je joue et perds deux francs soixante-cinq en tout.

Lundi 25 Septembre

Change les hautes voiles, il vente. On nous défend de monter.

Mardi 26 Septembre

Je pique au carré et le finis.

Mercredi 27 Septembre

Je fais toujours de la géométrie le soir avec le cambusier.
Je suis maintenant à la rouille sur le pont.

Jeudi 28 Septembre

Idem.

Vendredi 29 Septembre

Je commence le second degré.
Toujours sur le pont.

Samedi 30 Septembre

Idem.

Dimanche 1er Octobre

Je joue, je gagne. Mon bilan fait, je ne perds plus que 0,15F depuis le début de la campagne. Voir à la fin.

Lundi 2 Octobre

Je continue de piquer la rouille sur le pont.

Mardi 3 Octobre

Hier, le cambusier a donné du vin au vinaigre à l'équipage. Le charpentier m'en a fait goûter et lui a réclamé. Je lui ai donné aujourd'hui un broc d'eau (oh ! Miracle !) pour compenser sa perte. J'ai rempli à quatre heures le broc de M. Borey à la pompe, en même temps que l'eau pour l'équipage pour se laver. Je venais de le vider à la cambuse.

JEU

• 1er août, perdu au jeu	3.50
• 26 août -----	3.20
• 17 septembre -----	4.50
• 24 septembre -----	2.00
Total des pertes	13.20
• 9 septembre, gagné	1.60
• 1er octobre -----	3.20
• M. Gouret me doit	9.00
Total du gain	13.80

Moins total des pertes	13.20
Gain	0.60

DEPENSES

• Paire de sabots	7.50
• Jeu de cartes	2.00
• Paire d'espadrilles	2.50
• Six bananes	1.00
• Cartes postales	0.90
• Dépêche envoyé à Nantes	0.50
1er octobre, total des dépenses	15.50
10 octobre, une paire d'ailes	1.50
Total	17.00

EN CAISSE

• Parti avec	40.50
--------------	-------

• Dépenses	15.50
• 1er octobre:	
. Reste	25.00
. Gain	0.60
. En caisse	25.60
. M. Gouret me doit	9.00
. En porte-monnaie	16.60
• 10 octobre:	
. Dépenses	1.50
. En porte-monnaie	15.10
	+ 9.00
. En caisse	24.10
• 11 novembre:	
. Dépêche	0.90
. Carte postale	0.10
. Lettres	0.40
Dépenses, total	1.40
En porte-monnaie	15.10
	- 1.40
Total	13.70

Mercredi 4 Octobre

Hier soir, j'ai mis tous mes comptes au courant et à jour car j'avais retrouvé 0,25F dans mes poches. C'est bien mieux comme cela.

Nous potassons le carré.

Jeudi 5 Octobre

Le cambusier peint le carré. Les matelots ont repeint toute la mâture. Je pique la rouille de la pompe.

Vendredi 6 Octobre

M. Gouret me prend avec lui pour potasser sa chambre. Elle était très sale,

pleine de noir de fumée.

Samedi 7 Octobre

Je lave la cuisine, puis je gratte le carré qui a plein de taches de peinture par terre. M. Gouret peint sa chambre. Les matelots ont potassé et peint les portes.

Vendredi, nous avons pris un requin. J'arrive à avoir une partie de la queue. J'en mange hier et aujourd'hui. C'est fade mais cela se laisse manger. J'ai encore un bout de queue.

Dimanche 8 Octobre

Nous avons passé la ligne le cinq à deux heures environ. Encore vingt-cinq jours en moyenne et nous serons aux Açores.

Je mets ma queue de requin à sécher et ma peau sur les planches du brasseur. Cet après-midi, je suis monté jusqu'à l'extrémité des havelons de cacatois, soit jusqu'au perroquet volant.

Le soir, j'ai cassé des assiettes et l'anse du sucrier.

Ce soir, je couche dehors. La chaleur est si grande que je suis obligé de retirer ma chemise, je ne garde que mon pantalon, ce qui me fait attraper de beaux coups de soleil.

Lundi 9 Octobre

Nous potassons chez nous. Le noir de fumée était si épais qu'il m'a fallu autant de temps pour potasser le dessus de la lampe et autour qu'à l'autre mousse pour faire toute la peinture blanche du haut.

Nous couchons sur le pont, bien forcés cette fois.

Mardi 10 Octobre

Nous continuons à potasser ce matin et à rincer. C'est fini à midi. L'après-midi, nous grattons les bancs du carré.

Un requin ayant été signalé à l'arrière, on le pêche à l'aide d'un croc en fer et d'un cartahu. Je prends la queue, les ailerons et la tête. Une heure après, un deuxième, un mâle cette fois est pris. J'ai pris l'épine dorsale.

Mercredi 11 Octobre

Je me lève à cinq heures. Je venais de passer mon pantalon lorsque je vois Jugant venir chercher la gaffe pour haler les poissons à bord. Je lui demande: « il y a un poisson de pris ? » « Oui » qu'il me répond. Je cours sur la dunette et je vois Jugant, un matelot et l'homme de barre occupés à la ligne. Jugant me dit de prendre la barre qui n'avait personne. Un quart d'heure plus tard, ils amènent un thon de soixante-dix kilos au moins à bord. Il avait un mètre de tour en sa partie la plus large et un mètre soixante de long environ. Nous avons mangé du thon ce matin et ce soir. J'avais pris la nageoire du ventre mais elle m'a été barbotée ainsi que ma tête de requin. Ce soir, je nettoie mon épine dorsale.

Mais la pluie arrive, voilà le pot au noir. Je couche dans la voilerie.

Cet après-midi, nous avons aperçu un vapeur, il a passé à dix milles de nous environ. Nous avons signalé. C'était un anglais. Nous avons mis notre numéro, demandé des nouvelles. Il nous a répondu. Les ennemis reculent sur tous les fronts avec des pertes évaluées à (illisible) par journée. Nous lui avons demandé l'heure, c'est-à-dire la longitude.

J'ai acheté une paire d'ailes de magellans, trente sous à Chelveder.

Jeudi 12 Octobre

Il y a plus de quinze jours, j'ai oublié de mentionner la prise d'un albatros. Il avait bien deux mètres d'envergure pour un corps de cinquante à soixante centimètres de long, un bec crochu.

Vendredi 13 Octobre

Je remménage. Il a plu hier soir. J'avais couché dans la voilerie. Ce matin, le Capitaine m'a fait laver mon drap. Je l'avais depuis l'arrivée à Mejillones. Il était dégoûtant. Je l'ai mis bien propre et je le conserve pour le montrer à l'arrivée.

Samedi 14 Octobre

Je lave la cuisine et le carré. Hier, j'avais gratté la chambre de M. Gouret. Aujourd'hui, je gratte les bancs du carré avec le charpentier et l'autre mousse.

Dimanche 15 Octobre

Je grimpe jusqu'aux cacatois deux fois. La deuxième fois, pour prouver à M. Porey que nous y étions montés. Il faut monter car la vergue est hissée le long du galhauban. Pour descendre la première fois, j'ai glissé par le galhauban de cacatois. La première fois, j'étais monté avec mes sabots.

Ce matin, j'ai lavé toutes mes affaires sales jusqu'au cache-nez. Hier, j'ai tué une puce. J'ai mis mon linge propre au sec.

J'ai coupé ma ligne pour la lancer et je n'ai pas trop mal réussi.

Lundi 16 Octobre

Je vais avec le cambusier broser la dalle de la cambuse basse. Il me raconte des choses intéressantes : qu'il n'a plus de tacaud ; que le mécanicien s'en ira si le charpentier reste car il l'accuse d'avoir échauffé ses deux treuils.

Deux heures de peloton pour avoir mal balayé la chambre de M. Porey.

Mardi 17 Octobre

La maison me doit quatre-vingt-dix-neuf francs. J'espère toucher dans les cent-vingt francs en arrivant.

Il fait mauvais temps mais nous avons tout dessus. Nous taillons la route à huit ou dix nœuds.

Mercredi 18 Octobre

La brise a tendance à mollir. Depuis vendredi dernier, il y a des poules qui pondent un œuf par jour et trois, une fois.

Je brique les cuivres du carré.

Jeudi 19 Octobre

Nous sommes en plein dans les grains et nous taillons de la route. Nous pouvons très bien être en France dans quinze jours.

Vendredi 20 Octobre

Aperçu un norvégien. Il a passé à cinq ou six milles de nous environ. Nous

avons mis notre pavillon et signalé. Il s'est contenté de mettre le sien et n'a pas donné de réponse.

Samedi 21 Octobre

Nous avons un verre neuf mais il a fait comme les autres : il a craqué tout seul dès le lendemain.

Dimanche 22 Octobre

Monté aux cacatois malgré un assez bon roulis. Chelveder est resté en panne sur le galhauban et n'a pas osé venir sur la vergue. Voilà le courage de ma lavette et de mon (illisible).

Lundi 23 Octobre

Le cambusier me donne deux paires d'ailes qu'il ne veut plus.
On devait changer les voiles, la pluie nous en a empêchés.

Mardi 24 Octobre

Du calme. Je commence à coudre un hamac.

Mercredi 25 Octobre :

Fini une des coutures de mon hamac. J'ai eu une paire d'ailes avec Moreau à qui j'avais passé du papier blanc non rayé.

Jeudi 26 Octobre

Nous sommes aux Açores. Malgré mes prévisions, nous en sommes par quatre degrés de latitude plus au sud et par trois degrés de longitude plus à l'est.

Nous avons, hier, viré deux fois de bord et j'ai attrapé des ampoules à la main.

Nous avons aperçu un cinq mâts. Il a passé et tiré des bordées devant nous, trop loin pour pouvoir signaler. Le norvégien de l'autre jour était un trois-mâts

barque. Il avait établi un cacatois quand il nous avait vu signaler.

Vendredi 27 Octobre

Cet après-midi, nous avons changé les voiles. Une partie du moins. Une basse voile, deux fixes et deux volants. Sur le grand volant arrière, j'ai été dévergué. Je suis allé jusque sur la fusée, à cheval en glissant de l'écoute du volant pour défaire l'empointure. Leré est venu me donner la main et Michel a terminé avec son épissoir.

Samedi 28 Octobre

Avons continué de changer les voiles. Je suis encore allé à bout de vergue du volant de misaine désempanter. Je me suis fait acheter parce que je n'étais pas paré. Pourtant à nous deux, Chelveder et moi, nous avons tout dévergué et défait une empointure du grand perroquet fixe. Avant, j'avais dévergué ma moitié, Lerein, l'autre moitié. Lerein et le cambusier étaient partis démailler l'écoute. J'y vais avec Chelveder qui avait un épissoir et venait de monter.

Il n'y avait pas cinq minutes que nous y étions que le Capitaine se met à crier que c'était honteux, qu'il y avait des hommes qui ne faisaient rien sur le pont, qu'il y en avait qui ne faisait rien dans la mâture et que c'était des mousses qui étaient à démailler, que tout était paré sauf cette écoute-là. Chelveder avait attiré son attention en criant deux fois de suite, « largue la cargue, point de perroquet fixe tribord ». D'où Domat arrive et nous fait déménager du bout de la vergue.

Pour démailler et désempanter, il faut s'asseoir à cheval sur la fusée de la vergue, c'est-à-dire sur la partie de bois formant l'orifice des vergues en fer. Sur cette partie, longue de quarante centimètres environ, il n'y a rien de maillé. On s'assoit à cheval là-dessus, on passe sa jambe sous le bras et puis on travaille au point qui est devant soi. C'est très pratique mais il ne faut pas avoir le vertige surtout quand il y a du roulis. Toutes les vergues sont en fer sauf celles du cacatois. La ralingue d'envergure est celle qui est amorcée sur la filière au moyen de bouts de corde goudronnée appelée envergure. La vergue-point sert à remonter le point jusqu'à la vergue quand on cargue: le point se manœuvre, ainsi que l'écoute, d'en bas. On parle de calebas dans les vergues volantes et de (illisible) dans celles qu'on amène au moyen d'une drive (fil d'acier) en glissant le long du mât. Dans ces vergues, l'écoute ne se largue pas et le calebas sert à maintenir la vergue parallèle à la vergue d'en dessous qui elle, excepté pour les cacatois, est fixe. Le marchepied est le filin sur lequel on marche lorsqu'on se déplace le long de la vergue et l'on se

tient à la filière. Quand on travaille, on s'appuie sur la vergue, les pieds bien appuyés sous le marchepied pour qu'il ne dérape pas sous vous. Et on largue les mains pour pouvoir travailler.

Dimanche 29 Octobre

Pas grand-chose de neuf aujourd'hui. Je pêche du courian des Tropiques ce matin, couds à mon hamac cet après-midi.

Lundi 30 Octobre

Du roulis. On continue de changer les voiles, le perroquet fixe arrière et le cacatois. Je suis monté aux deux. Hier, le cacatois avait quarante-cinq mètres de hauteur car la vergue a été amenée à la mâture à cinquante-trois mètres. J'ai halé sur la toile, lâchant les mains. Nous étions deux de notre côté : Dufeil et moi. Nous avons mis toute notre moitié de cacatois en place à nous deux. J'ai été obligé de m'asseoir sur le marchepied pour soutenir le point ainsi que le calebas. Après, nous avons cargué la toile, paré les rabans qui tournent autour de la vergue et de la toile serrant l'un contre l'autre et s'amarrant après à la filière. Les cacatois avaient été cargués le matin même à six heures ce qui prouve que la mer était assez forte. Le roulis faisait remuer la vergue qui n'a tenu au mât que par son racage (anneau entourant le mât et fixé à la vergue) donnant ainsi une assez forte secousse à chaque fois. J'ai failli glisser un moment. En descendant, M. Gouret m'a félicité: « C'est bien çà, Bocq » m'a-t-il dit. Pourtant, si j'étais tombé c'était les assises et la cassation de son brevet d'élève de la marine marchande pour lui.

Mardi 31 Octobre :

Je gratte le buffet du carré et continue de coudre mon hamac.

Mercredi 1er Novembre

Toussaint

Congé aujourd'hui. Je mets un bout de mon épine de requin à bouillir. Que va-t-il arriver ? Elle s'est très bien blanchie.

Jeudi 2 Novembre

Il commence à venir du mauvais temps. Nous serrons les perroquets volant et fixe. Il y a un perroquet volant de mis en morceaux par le vent. En le carguant, d'autres voiles sont légèrement déchirées.

Vendredi 3 Novembre

Le temps est plus beau mais le roulis est encore violent. Le matin, je monte quand même aux perroquets volants enverguer celui qu'on a mis à la place du déchiré. Puis, je largue le perroquet volant avec un matelot. La pluie s'étant mise à tomber, la vergue du volant qui était amené, dégouttait sur mon dos et j'ai été trempé jusqu'aux os. J'ai été me sécher à la cuisine dès que je fus descendu.

Le soir, le vent est redevenu plus fort. Les fixes ont été cargués. A sept heures et demie, le Capitaine, sur une baisse brusque du baromètre, fait carguer les volants. La bordée monte serrer le grand-arrière. A huit heures et quart, ils étaient sur le petit-avant, le vent grondit tout d'un coup et souffla en cyclone. Le petit-flèche fut défoncé comme si un boulet de canon avait passé dedans. A huit heures et demie, les écoutes du petit fixe-avant et du grand volant-arrière cassent : les voiles se déchirent en bandes. Le grand fixe-avant est arraché ainsi que le petit volant-avant d'où les hommes étaient descendus en voyant le temps. De huit heures et demie à neuf heures et demie, les deux bordées sont sur le pont. Nous n'avons plus que le grand fixe-arrière et la misaine dessus. A cette dernière, on double l'écoute et l'armure. A neuf heures, les bras bâbord puis tribord de la grande vergue-avant cassent. Chose plus grave, la balancine bâbord qui sert à empêcher de tourner autour de son axe, casse et la vergue vient battre le bastingage. Le bâtiment est exgagé (c'est-à-dire qu'il ne relève plus et qu'il reste de huit heures et demie à neuf heures et demie ayant tout le bastingage dans l'eau, et le pont couvert d'eau où il est impossible de descendre). Les hommes sont sur les roufs et sur la passerelle. Dans notre chambre, il y a un pied d'eau. Heureusement, j'avais couché le soir dans mon hamac, dans celui que j'ai fabriqué, si bien que j'ai dormi cette nuit sans être mouillé. A minuit, la balancine est rétablie sur le grande vergue ainsi que le bras bâbord.

Samedi 4 Novembre

Nous sommes, en fait, devant le temps cap à l'est.

Je ne peux donner qu'une aide peu efficace car ma main droite a été coincée hier entre la porte d'en bas du carré que je fermais et celle d'en haut qui n'étant pas

attachée s'est rabattue au coup de roulis à toute vitesse sur celle d'en bas que je tenais encore. Ma main n'a pas été trop profondément entaillée mais mes doigts, ce matin, me refusaient tout service.

Ce matin, le bras tribord de la grande vergue a été remis en place avant sept heures, puis ils ont serré les morceaux du fixe. Ce matin, de la voilure, on ne voyait plus que des morceaux battant au vent- sauf la misaine et le hunier. Le penon (petite girouette se tenant à bâbord de la barre) a été enlevé comme une plume et il n'en reste plus que la perche sur laquelle il était monté. L'eau roule toujours sur le pont avec violence. Tous les matelots m'ont déclaré que sur lest, on aurait fait le demi-tour mâts dans l'eau, quille en l'air. Et Juyant, le second maître officier, qu'il est impossible d'avoir un vent plus violent qu'à huit heures hier soir. Le Capitaine est stupéfié, lui qui de toute sa carrière n'avait jamais perdu de volant. « J'ai perdu des fixes, j'ai perdu d'autres voiles mais je n'ai jamais perdu de volant » déclare-t-il. La mer, de grosse devient mauvaise mais le vent diminue. Il devient possible de ramener la toile qui claque au vent au phare de misaine et au grand phare-avant.

Moi, je passe ma journée à assécher l'eau du carré, de la cuisine, de la voilure, à faire le service des plats par la passerelle à claire-voie de la cuisine et, en me penchant du rouf au-dessus de la porte du carré où Chelveder les attrapent. Je couche dans mon hamac car ma couchette est trempée.

Dimanche 5 Novembre

Aujourd'hui, on change les voiles mais n'en ayant pas assez de neuves pour les trois phares, nous naviguons en brick (deux phares carrés l'un au mât de misaine, l'autre au grand mât arrière). Nous avons les perroquets fixes dessus.

J'essuie notre chambre, hier à sec, cet après-midi et ce soir il y a encore de l'eau que nous enlevons Chelveder et moi. Il y a encore de l'eau à rouler sur le pont mais pas suffisamment pour m'empêcher d'aller chercher les plats car je prends la semaine. Je casse les deux dernières burettes d'huile. Chelveder laisse partir une poule à l'eau.

La nuit, je les ai entendus mettre le grand volant arrière dessus.

Lundi 6 Novembre

Cette nuit, il a plu et la cabane a encore de l'eau. Je la mets, ce matin, à sec complètement ainsi que celle du cambusier et du carré. Je mets ma paillasse, mon traversin, ma couverture au sec. Le Capitaine et le second sont d'avis que l'on sera samedi en France. Il reste sept cent-cinquante milles à faire. Encore un peu d'eau de

temps en temps sur le pont, mais ce n'est rien.

Mardi 7 Novembre

Le bon vent continue. Nous continuons à réparer nos voiles.

Mercredi 8 Novembre

Nous n'avons plus qu'un volant à mettre en place, nous marchons toujours à bonne allure. Quarante-huit heures de ce vent-là, a déclaré le Capitaine, et c'est Belle Ile.

Jeudi 9 Novembre

Le vent est tombé un peu. Nous apercevons de nombreux vapeurs.

Vendredi 10 Novembre, **fin du premier voyage**

Ce matin, nous n'avions encore rien vu mais déjà le Capitaine avait fait carguer les perroquets et les cacatois pour longer plus commodément la terre. A dix heures et demie, un matelot occupé à serrer le volant arrière l'aperçut. Nous croisâmes un contre-torpilleur qui piquait au large. Une heure après, nous l'avons vu repasser escortant un paquebot vers Saint-Nazaire. Vers midi, nous apercevons le phare et à une heure le sémaphore nous répondait. Nous avons hissé notre numéro. Un pilote passa près de nous, nous offrant ses services. Nous attendons des ordres jusqu'à trois heures. N'en ayant pas, nous prenons le pilote et en route pour le Palois (port de Belle Ile). Un deuxième sémaphore nous fit la même réponse. Nous avons cargué depuis longtemps les basses voiles et les perroquets fixes. Les huniers fixes subirent le même sort, seuls les volants restaient, ils furent amenés pendant qu'on mouillait. Le pilote mangea à bord le soir et y coucha.

Samedi 11 Novembre

Le pilote et le Capitaine sont partis ce matin à terre. Au même moment, un sémaphore nous télégraphie l'ordre d'aller à Saint-Nazaire.

Le cambusier n'avait plus de vin, sa dernière barrique ayant aigri. Le Capitaine en rapporte une de terre ainsi que de la viande fraîche et du pain qui me

semble être du gâteau auprès de celui de Mignet. Il est retourné à terre l'après-midi. J'en ai profité pour envoyer une dépêche car il m'avait rapporté des lettres.

Dimanche 12 Novembre

Le Capitaine amène des invités à bord. Chelveder les met au salon. J'étais tranquille au carré avec M. Perronier et M. Gouret qui se payent un petit gueuleton avec pâté, café au lait etc. Ils sont arrivés à une heure et sortis de table à quatre heures. Entre-temps, deux chalutiers armés sont venus nous rendre visite. Le premier maître qui en commande un est venu à bord jusqu'à ce que, son chef de file ayant été signalé, il a repris son bord au grand trot. Ils avaient deux (illisible) de 47, l'un à l'arrière, l'autre à l'avant plus l'appareil à draguer les mines ce qui les oblige à être toujours ensemble.

Le soir, le Capitaine a encore mangé au salon. Nous l'avions attendu jusqu'à sept heures. J'ai fini à neuf heures dix au carré et Chelveder à dix heures au salon. Vers neuf heures et demie, M. Borez, le Capitaine et les invités sont partis dans le canot pour rejoindre le bord du *Dénoimé*. C'est un trois-mâts revenant de Terre Neuve où il a pêché six mille quintaux de morues. Cela fait environ quatre mille six cents pour le Capitaine et quatre mille pour chaque matelot.

Je me suis mis à écrire et, après, à lire. Je ne me suis couché qu'à une heure du matin. M. Borez venait de rentrer.

Lundi 13 Novembre

Nous avons eu l'espoir d'avoir les remorqueurs pour ce matin, mais le vent les empêcherait de nous trainer, ont-ils déclaré; aussi, M. Borez a-t-il télégraphié à sa femme de venir à bord. Elle arrivera demain matin à onze heures. Je serai débarrassé du second de la semaine. J'en suis fort aise.

Mardi 14 Novembre

La femme de M. Borez est arrivée ce soir. Il était parti la chercher ce matin. Il m'a rapporté une lettre de maman qui est à Saint-Nazaire. Je vais y répondre de suite. Il espère partir demain. Je lui ai prêté dix centimes pour aller à terre. Cela fait vingt-neuf centimes que les officiers me doivent.

Mercredi 15 Novembre

Le remorqueur est arrivé aujourd'hui à dix heures. Il a conduit le Capitaine à terre et a pris la remorque malgré le vent à une heure. Nous avançons extrêmement lentement et n'avions pas perdu Belle Ile de vue. M. Borez m'a rendu mes sous.

Jeudi 16 Novembre

Ce matin, nous étions encore loin de Saint-Nazaire et à cause du vent nous ne serions probablement pas arrivés si un chalutier arrimé n'était venu avec son allège nous donner la main ; il a pris une remorque. Là encore, nous sommes passés de un nœud à trois nœuds. Puis l'aussière a craqué. On lui en a passé une en fil d'acier. Entre-temps, les autres chalutiers sont arrivés. C'était une partie du groupe dont notre remorqueur improvisé était le chef. Il nous a conduit jusqu'à un demi mille de Saint-Nazaire, puis notre remorqueur nous a menés jusqu'à la hauteur des îles du Julier où nous avons mouillé car le vent, ayant fraîchi, et le courant en plus nous faisaient dériver et nous aurions pu aller du plein. Demain matin, on nous rentre à quai.

Dernier jour de mer, vendredi 17 novembre

Les lettres envoyées du Chili sont arrivées en France dans les premiers jours de Septembre.

La Loire a cent-dix mètres de long, c'est un voilier à quatre mâts.

FIN

Mots techniques employés par Paul Bocq¹³

Allège : sorte de chaland, embarcation servant au chargement et déchargement des navires.

Aussière : cordage servant à amarrer un navire.

Balancine : filin d'acier servant à soutenir les extrémités d'une vergue.

Bastingage : coffres ou caissons à hamacs disposés autour du pont d'un vaisseau et qui servaient de défense contre le feu de l'ennemi.

Bordée : partie de l'équipage assurant le service pour un temps donné.

Bras : manœuvres servant à faire tourner les vergues en fonction de l'orientation du vent.

Cabestan : treuil à arbre vertical sur lequel peut s'enrouler un câble, et qui sert à tirer des fardeaux.

Cabillot : cheville en bois dur ou en fer, placée à bord dans les trous des râteliers de manœuvre et servant au tournage des manœuvres.

Cacatois : voile la plus haute de la mâture.

Calebas : manœuvre servant à amener une vergue.

Cambuse : endroit où l'on ramasse les vivres.

Cargue : manœuvre servant à relever les voiles contre les vergues.

Carguer : agir sur les cargues pour relever les voiles contre les vergues.

Cartahu : cordage volant pour tous usages.

¹³ Yves Le Scal, *La grande épopée des Cap-Horniers*, Saint-Malo, L'Ancre de Marine, 1992.

Dalot : trou dans la paroi d'un navire pour faire écouler l'eau.

Drisse : cordage servant à hisser une voile.

Dunette : partie élevée de l'arrière.

Ecoute : cordage servant à retenir le coin de la voile située sous le vent.

Elingue : cordage en double pour soulever des fardeaux.

Empointure : angle supérieur d'une voile carrée.

Envergure : tout ce qui sert à faire tenir une voile sur sa vergue.

Filière : filin tendu horizontalement; filière d'envergure: longue tige de fer allant d'un bout à l'autre d'une vergue et sur laquelle on fixe la toile.

Fixe : les "fixes" ou huniers fixes s'opposent aux "volants" grésés sur des vergues susceptibles d'être hissées et descendues le long des mâts.

Fusée : extrémité des vergues.

Galhauban : filin d'acier servant à tenir les mâts de hune.

Hune: plate-forme en saillie reliant deux mâts superposés.

Hunier : voile carrée du mât de hune.

Lisse : partie supérieure des pavois.

Lisses : membrures longitudinales placées entre les couples (= pièce courbe montant de la quille au plat-bord).

Manœuvre : filin servant au gréement.

Mille marin = 1 852 mètres.

Misaine : voile basse du mât de misaine ou premier mât.

Numéro : nom d'un navire exprimé par quatre pavillons représentant quatre lettres.

Panneau : ouverture pratiquée dans le pont pour l'accès aux cales.

Phare : ensemble d'un mât et de son grément.

Ralingue : cordage entourant une voile pour la renforcer.

Varangue : partie inférieure de la membrure d'un navire.

Vergue : longue pièce de bois ou d'acier établie en travers des mâts et portant les voiles.

Volant : se dit de tout hunier dont la vergue peut être hissée et amenée.